

Op. 25

Robert-Edward Hart

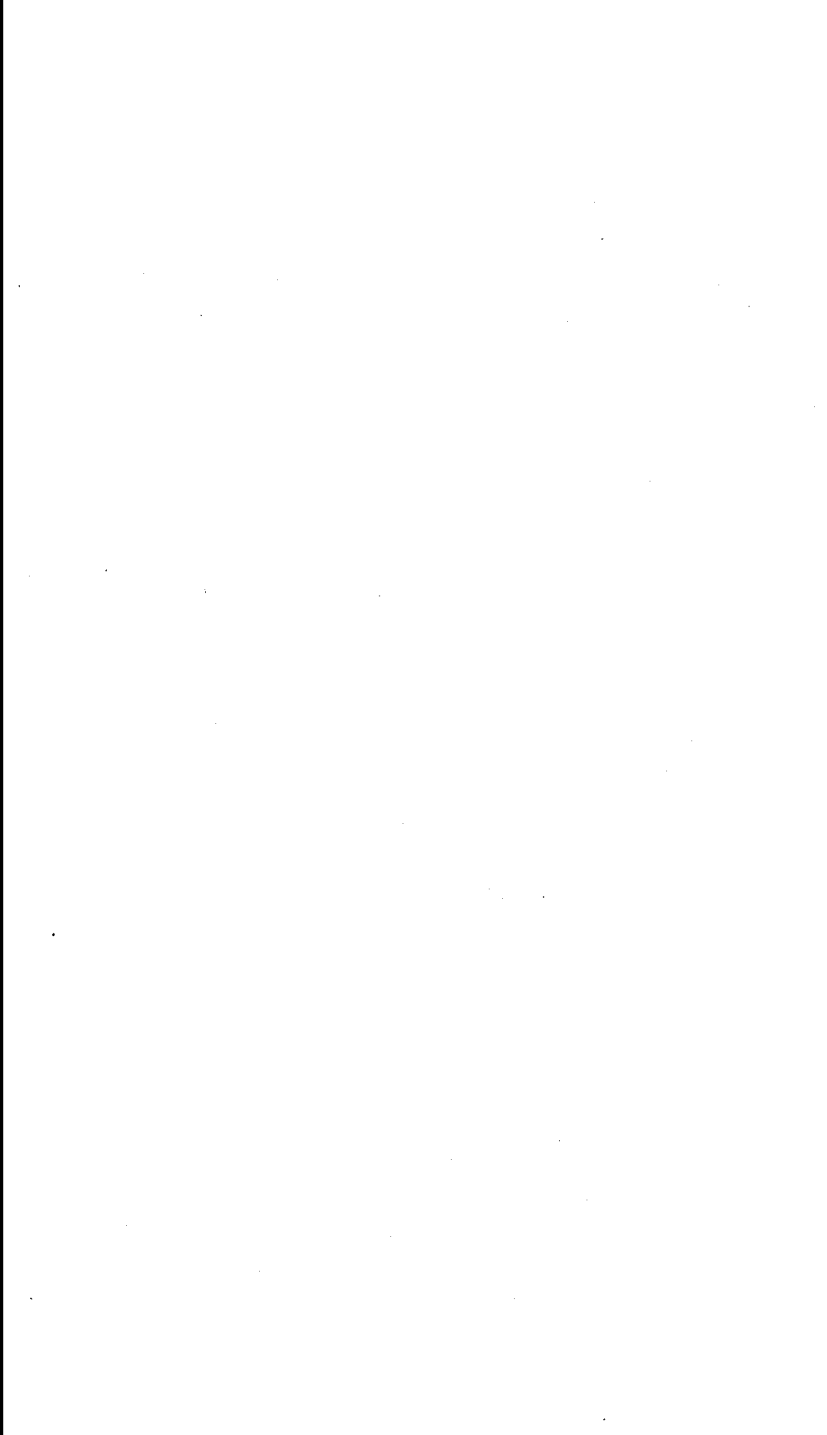
**Le Poëme de
L'île Maurice**

(PAGES CHOISIES)

**EDITIONS DE LA REVUE
VERGERS
MARCEL CABON—DIRECTEUR**

Imprimé par
« La Typographie Moderne »
M. GAUD & C^{ie}
Port-Louis

Dix sous



Op. 25

Robert-Edward Hart

**Le Poëme de
L'île Maurice**

(PAGES CHOISIES)

**EDITIONS DE LA REVUE
VERGERS**

MARCEL CABON—DIRECTEUR

Imprimé par
« La Typographie Moderne »
M. GAUD & Cie
Port-Louis

Dix sous

Nous n'irons plus au bois...

(Musique d'Ariane Liger)

« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés... »

C'est, parmi les jardins, à la fin des dimanches,
Dans le soir qui descend des manguiers estompés,
La ronde des enfants dansant en robes blanches.
L'air est vibrant de joie, et des beaux fruits trop mûrs
S'exhale une senteur qui monte aux jeunes têtes ;
Et les enfants, heureux de tout un jour de fêtes,
Tournent éperdument à l'ombre des hauts murs.
Les arbres pleins d'oiseaux chuchotent dans la brise
Et l'Angelus qui tinte à la lointaine église
Met un peu de ferveur dans l'air plein de chansons.
Le crépuscule meurt avec de longs frissons ;
Le soir vient. Malgré tout, l'on fredonne et l'on danse :

« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

Dans l'ombre qui descend des manguiers estompés
Je rêve au temps passé de ma joyeuse enfance ;
Je revois les jardins où jadis j'ai chanté
La même vieille ronde au milieu des fleurs blanches.
Il y avait autant de moineaux sur les branches,
C'était les mêmes soirs de paisible gaieté...
Ils n'ont pas dû changer, mes jardins d'autrefois,
Et d'autres blanches fleurs, remplaçant les premières,
Doivent fleurir encore, et les mêmes lierres
Doivent grimper toujours aux varangues de bois ;
D'autres enfants, sans doute, y chantent à cette heure
Tandis que je ressonge au passé qui m'effleure
— Lys pâle qui défaille et meurt entre mes doigts —

Et que des souvenirs me viennent en cohorte.
Oh ! les jardins fleuris, les jardins d'autrefois...
Mais c'est fini ; je n'irai plus jamais au bois :
Les lauriers sont coupés et les roses sont mortes.

Crépuscule paisible

(Musique de Marcel Chastellier)

L'Angelus tinte. L'ombre, avec lenteur, descend.
L'odeur des mimosas charge l'air caressant.
Au loin les filaos bruissent. La nuit douce
Tombe insensiblement sur la campagne rousse.
Et c'est un crépuscule amoureux et berceur,
Un crépuscule tendre et voilé de douceur.
Le jour tarde à décroître et la nuit est très lente
A venir . . . Et là-bas, sonore et nonchalante,
Sous les eucalyptus aux troncs couleur de chair,
La chanson d'un enfant vibre et monte dans l'air.

La plaine

A E. G. de Saint-Salvy.

La plaine est une mer et ses herbes d'or roux
Ondulent sous le vent comme ondulent les vagues.
On y voit frissonner en larges moires vagues
Les reflets orangés que laissent les remous.

Les aloès gris-bleu dressent leurs pointes fines.
Des stipes de palmiers rayent l'air frémissant.
Sur la montagne proche au bleuâtre versant
Un flamboyant fleurit en nappes purpurines.

Souples et se penchant vers le sol velouté,
Des Indiennes font au fil de leurs faucilles
Tomber les herbes d'or, et leurs corps en guenilles
Ont des gestes emplis d'une antique beauté.

Dans l'air voluptueux comme une ardente haleine
Il traîne des parfums de fruits mûrs et de fleurs,
Et ces senteurs d'été, ces effuves frôleurs
Semblent l'âme odorante et tiède de la plaine.

Le dhoby

Dans l'éblouissement des linges étalés
Et parmi les vapeurs du réchaud qui rougeoit,
Les dhobys indiens, sans tristesse ni joie,
Poursuivent leur labeur, en leurs pagnes roulés.

Au fond du réduit sombre aux murs noirs et pelés,
Du linge préparé dont la blancheur chatoie
Est chargé sur le dos d'un maigre enfant qui ploie,
Se redresse et l'emporte à grands pas martelés.

Et parfois un dhoby mystique comme un bonze
Vient pour un court moment plonger son corps de bronze
Dans l'air qui rafraîchit l'étroite véranda.

Grave et les yeux pensifs, il songe à sa patrie,
Au Gange trois fois saint, aux temples de Bouddha,
Puis il rentre à pas lents, prend du linge, et le trie.

Orfèvres

Ils ont posé sur le tapis leur mince enclume
Près des réchauds noircis dont la braise s'allume.
Chacun d'eux, d'un marteau léger comme une plume,
Façonne à coups précis des anneaux d'or luisant.
Ils chantent sourdement d'antiques mélopées,
Et près d'eux un Padrie aux narines coupées,
Mystérieux avec ses formes estompées,
Darde des yeux fiévreux sur son rêve épuisant.

Moissonneurs

La ligne d'horizon vibre dans la chaleur.
Midi s'épanouit comme une ardente fleur
Et le souffle de l'air me brûle le visage
Tandis que je contemple, immense paysage,
Les plaines dont le vert s'estompe de pâleur
Et les monts violets et la mer endormie
En une éphémère accalmie.

Le silence est troublé parfois d'un vague appel.
Au ciel d'indigo clair un mouvant archipel
De nuages dessine, en passant, sur la terre
Des îles de lumière et d'ombre. Le mystère
Du monde fugitif et du monde éternel
Rôde dans les parfums des sylvies et des plaines
En énigmatiques haleines.

Les cannes sous l'acier luisant du moissonneur
Tombent l'une après l'autre avec cette rumeur
Que fait le cerf fuyant dans la forêt sonore

Où pénètrent déjà les flèches de l'aurore.
Voici que se répand partout la bonne odeur
Du roseau dont l'écorce est sombre ou diaprée :
 La savoureuse odeur sucrée.

Moissonnez, beaux enfants de l'Inde aux mille dieux.
Malgré l'accablement du jour trop radieux
— D'un geste sculptural qui vient du fond des âges —
Penchez sur le labeur nourricier vos visages
Où resplendit encor la beauté des aïeux.
Amassez, courageux toujours aux tâches dures,
 La richesse des cannes mûres.

Ce soir, quand le soleil atteindra l'horizon,
Vous suivrez le sentier qui mène à la maison.
Vous serez las et fiers de la longue journée,
Vous marcherez sans hâte et la tête inclinée.
Et, des fleurs de canna dans sa noire toison,
L'épouse souriante, au seuil de la chaumière,
 Aura sa douceur coutumière.

Alors, vous reposant auprès du feu sacré,
Vous boirez l'eau de source en le lota cuivré
Dont le reflet s'allume au foyer qui rougeoie.
Vous direz simplement votre paisible joie
De retrouver intact le bonheur désiré.
Et des êtres présents nul ne saura comprendre
 La grâce de ce tableau tendre.

Dans le village ami la voix des tambourins
Eveillera la conque et les pipeaux sereins
Pour une symphonie étrange et nostalgique.
Des enfants, accourus aux sons de la musique,
Danseront, agitant leurs pagnes purpurins,
Et vous songerez tous à l'Inde maternelle,
 Et tous vous chanterez pour elle,

Pour ses temples obscurs, ses jardins lumineux,
Pour la vive ferveur que l'on respire en eux,
Pour la splendeur d'Agra, la majesté du Gange,
Dont tout est saint, dont tout est pur, même la fange ;
Pour ses bûchers, brûlant près des flots limoneux
Les morts, dont l'âme nue espère encor, peut-être,
La faveur de ne pas renaître.

Trois pèlerins

A Madame la Duchesse de Bauffremont.

Sont partis trois enfants rayonnants
Sur la mer, sous la pluie et les vents,
Pour chercher les bonheurs décevants.

Les mamans ont prié Notre-Dame,
Ont prié du tréfonds de leur âme,
Mais que peut le tourment de la femme ?

Sont partis trois enfants rayonnants
Sur la mer, sous la pluie et les vents,
Pour chercher les bonheurs décevants.

Les mamans ont vieilli, puis sont mortes,
Et la ronce a fleuri sur leurs portes.

Or un jour trois marins sont venus.
La vieillese argentait leurs fronts nus.
Ici nul ne les a reconnus.

Ils sont là, les yeux pleins de mystère ;
Ils ne font que songer et se taire ;
Leurs regards sont penchés vers la terre.

Sont partis trois enfants rayonnants
Sur la mer, sous la pluie et les vents,
Pour chercher les bonheurs décevants.

(Musique de Tibor Harsányi, et d'Edouard Mathé).

La pourpre de décembre

A. M. Thomy Esclapon.

La pourpre de décembre ensanglante les branches
Des letchis et des flamboyants
Qui, sur les routes d'or et sur les maisons blanches
Et sur les vergers ondoyants
Aux brises de l'été dont le souffle est languide,
Prodiguent leurs fruits ou leurs fleurs,
Annonçant le retour des premières chaleurs
Et puis de la saison torride.

La pourpre de décembre a recouvert le sol.
On n'ose plus marcher sur le tapis féérique
Que dans un silencieux vol,
La brise a fait neiger comme une mosaïque
Mouvante sur l'ocre du sol.

La pourpre de décembre apparaît aux croisées
Des chemins, et soudain c'est quelque vision
De corail profilé—telle une illusion—
Sur fond d'azur, et dont les âmes sont grisées,
Et dont les yeux sont éblouis.

La pourpre de décembre, en fruits épanouis,
En puissantes gerbes florales,
S'est déjà recrée au souffle de l'été.

Autant que l'Acropole et que les cathédrales
L'arbre est beau, car il est vivant, car sa beauté
Est riche des oiseaux, des sèves, des murmures
Qui frémissent parmi l'ombre des grappes mûres :
La pierre est du passé, l'arbre annonce demain,
Et c'est un être presque humain.

La danse devant la mer

Dancez dans la clarté, jeunes filles harmonieuses.
La mer avec vous danse en déferlant au bord des grèves
Et dansent avec vous vos chevelures lumineuses
Dans le matin léger dont l'azur efface les rêves.

O l'ensoleillement de vos toisons claires ou sombres.
L'une est rousse : sa tête irradie une humble lumière :
Telle une orange mûre au verger, dans l'aube première ;
Et toutes vous lisez mieux que la lampe sur les ombres.

Dancez dans la clarté, jeunes filles harmonieuses.
Vous êtes à la fois l'enfant d'hier, la mère sûre
De demain. Et vos mains savent encor bercer, pieuses,
La poupée ; et vos flancs porteront la race future.

Dancez... Je vous admire et je vous aime et je vous chante,
Porteuses de mon rythme, épars dans votre théorie ;
O guirlande de chair, ô fruits humains, fresque vivante,
Chœur de Muses, dancez, cortège d'or, troupe fleurie.

Et lorsque votre ronde enfin se sera dénouée
Parmi les filaos et le bois bruissant de palmes,
La mer viendra baiser à l'heure des vagues plus calmes
L'empreinte de vos pas, au creux des sables oubliée.

Nature morte

(Musique de Tibor Harsányi)

Sur la table il y a le riz en pyramide
Avec le pain doré, les plats clos et les roses.
Naïve douceur des intimes choses
Loin des vanités et du bruit.
Dans la coupe où s'étagent les fruits
Voici, teints de soleil, et de rosée humides,
Les jasmroses ivoirins
—Parfums évocateurs des berges de rivières—
Les mangues aux tons purpurins
Où se sont fixées des lumières
Et lesattes gris-bleu et les letchis de Chine
Dont la chair épicée a des saveurs barbares
Et la fleur de canna, peut-être divine,
Que portent, mêlée à leur toison enfantine,
Les petites fiancées malabares.

Ariette enfantine

(Musique de Tibor Harsányi)

La pluie et le soleil : Satan marie sa fille.
Hirondelle des bambous,
Prends la pluie et rends-nous le soleil.
La servante est mouillée, les enfants ont sommeil,
La pluie est un serpent dont nul ne voit le bout.
Mais la clarté sourit à travers la résille
De l'eau argentée qui scintille.
La pluie et le soleil : Satan marie sa fille...

Palmeraie

La mer retentissante et les plages sonores
Dialoguent comme l'amour et l'amitié
Autour de la forêt vaste où les cocotiers
Tamisent la lumière entre leurs palmes d'or.
Et voici qu'enivrés par l'ardeur de leur vol
De blancs oiseaux marins rayent d'argent l'espace.
Entre l'eau déferlante et la forêt muette,
Entre ces voix du ciel et ces voix de la terre
Qu'ont les oiseaux et les insectes, l'heure passe
Et sur le sol les cocotiers s'épanouissent.
Ils écoutent monter leurs sèves et descendre
La coulée du soleil couleur de miel et d'ambre
Au long de leur colonne et de leurs feuilles lisses :
Ineffable stupeur de la vie en sa force
Qui mûrit saintement dans la palme et l'écorce.
Avec d'obscurs frissons et de lentes délices
Ils aspirent la vie aux limbes de la terre
Puis au vide ébloui du ciel ; et le mystère
De leur communion double est si manifeste,
Que les grands cocotiers demeurent sans un geste
Parmi l'air immobile et que la palmeraie
— Ainsi qu'un temple où vit la déesse incréée —
Révèle une présence invisible et sacrée.

Terre des morts et des vivants

Rien n'est doux à mon cœur autant que cette terre
Où j'ai vécu. Rien n'est plus haut que ce ciel. Rien
N'est plus sûr que la Mer Indienne où mes pères
Ont arrêté l'élan de leur nef. Tout est bien
Puisque, triste Jason en deuil des Toisons d'Or,
J'ai retrouvé du moins le cœur de la patrie

Où reposer mon cœur dont la fièvre s'endort
Au rythme familier des choses tant chéries.
Ici je puis encore évoquer mon enfance
Parmi le paysage où sommeillent mes morts,
Et, penché sur le sol, écouter, clairs et forts,
Les conseils maternels de mon Isle de France.
Ici je suis moi-même et tel que je me veux :
Farouche et tendre, libre et doux, triste et joyeux.
Terroir qui m'as nourri, je te donne un poète
Et si je te dois mieux pour te payer ma dette
Voici tout mon amour, mon bel amour d'hier :
Un peu de cendre, hélas, dans le creux de ma main.
Je mêle cette cendre à ton sol riche et fier :
Puisse-t-elle fleurir une rose demain.

Faces d'Asie

Inde.

- I. Un kohl bleuâtre cerne
Tes yeux sidéraux,
Et ton teint de cuivre terne
Est plus doré sous la frange en rouleau
De ta toison aux reflets bleus
Qui donne à ton regard un effluve farouche.
Et ta bouche,
Où songe obscurément le baiser virtuel,
Saigne de la morsure ardente du bétel.

Chine.

- II. Mais toi, face de Chine aux mièvres voluptés,
Aux lèvres de douceur pâlie, aux yeux bridés,
Tu sembles regretter quelque lointain été.
Et quand les Indiens soufflent au creux des conques
Ils te font tressaillir à l'image des jonques.

Arabie.

III. Menu prince ignorant ta splendeur
Et qui vis au bazar des épices, l'odeur
Des dattes, du safran et du rouge piment
Modela ta narine au subtil mouvement.
Respire ces parfums où flotte une musique
Et que ton enfance un peu nostalgique
En goûte, plus vivace,
L'allusion charnelle aux baumes de ta race.

Port-Louis en l'île Maurice

A Monsieur Pierre du Gardier.

I. Itinéraire des pigeons

Quand les boutres chargés de sucre
Mouillent au quai du Chien-de-Plomb
Entre l'eau verte et le ciel blond
Où s'efface un spectre de lune
L'aube éveille sur les corniches
Et sur les vergues des péniches
Les pigeons blancs, moirés ou gris.
Dans le sillage des charrettes
Ils recueillent un peu de riz
Puis ils vont boire avec les bêtes
A l'auge où dort une eau de puits.
Alors dans la Mosquée heureuse
A l'ombrage d'un badamier
Les colombes et les ramiers
Vont roucouler. L'heure est pieuse.
La paix d'Allah plane sur l'homme.
Le temple se mêle au jardin.
L'arbre échange avec la colonne
Les reflets dansants du matin.

Or, tout émerveillés de vivre,
Les pigeons dansent et roucoulent.
Les clartés chantent, l'eau s'écoule
A la fontaine rituelle
Et les enfants aussi sont ivres
D'une fête perpétuelle.
— Apaise les cœurs orageux,
Bel Islam aux portiques bleus.

• II. Ecole Musulmane

Accroupis sur la vaste natte
Et saluant chaque syllabe
Les enfants au visage arabe
Piaillent sourate après sourate.
Les vieux maître à la barbe rouge,
Au turban noblement lié,
Veille à ce que nasille et bouge
Jusqu'au moindre des écoliers.
L'azur submerge les terrasses
Où valsent les pigeons. Un saint,
De son sépulcre souterrain,
Guérit et dispense les grâces.
Le maître parle à son école.
Trois cents yeux noirs cernés de kohl
Le dévisagent en silence.
Il dit : « Allah seul est science ;
Le Qoràn est l'unique livre.
Enfants, si vous désirez vivre
En ce monde et surtout dans l'autre,
Gardez l'enseignement divin
Du prophète. Le reste est vain.
Allez. » La classe s'éparpille
Dans l'escalier bleu d'outremer
Et tous les pigeons en famille
Font des çabrioles dans l'air.

III. Taher-Bag

Ici vécut Louis de Rochecouste
En grand seigneur, dans le luxe colonial
Des parquets blonds, des jardins où l'on goûte
Le loisir. Les chevaux arabes, le royal
Elancement des palmiers, le silence,
Et les meubles de l'Inde et la livrée indienne,
Les lévriers, la paix, la nonchalance,
Rien ne demeure plus de la joie ancienne,
Qu'un beau reflet parmi l'ère barbare.
Mais Islam est ici qui donne encor des fêtes.
Les enfants jouent à l'ombre des vieux arbres.
Des voiles cramoisis noués aux belles têtes
Flottent parfois sur le vert du gazon,
Et le mystère habite encor cette maison.

Ode rustique

Le sang de l'été perle aux fleurs des flamboyants
D'où pleuvent sur le sol des pétales de pourpre.
Les bougainvilléas éclatent, rutilants.
La Nature blessée recueille dans sa coupe
Le fluide incarnat qui jaillit de son cœur.
Le paysage tremble à travers la chaleur.

Pan tropical, je te salue,
Qui t'en viens parmi les manguiers,
Et je t'accueille, ô chèvrepieds
Dont la chanson de syrinx flue
Avec la voix de la rivière
Entre les berges familières
Aux dieux rustiques.

Vois : des Indiennes se baignent
Aux bassins aribrés de rayons ;
Près d'elles, teints de safran blond,
Aux jamrosas leurs pagnes saignent.

Dionysos revient de l'Inde,
Des cannas mêlés à ses pampres,
Parmi ses panthères qui rampent,
Et reconnaît les vierges d'or
Aux yeux de gazelle et de faon
Dont l'une dort
Dans l'ombre verte où ne défend
Sa nudité que son enfance.
Dionysos, Dionysos,
Salut à toi ! L'Isle de France
Qui se souvient du grand Bacchos
Accueille les dieux étrangers
Dans ses jardins et ses vergers.
Tu verras les dieux de la Chine
En les pagodes citadines,
Et les ondines
Entremêler leur chœur léger
Aux frêles roseaux des rivières.

Et tu peux venir, Apollon,
Du fond des époques premières,
Et toi, Diane au croissant long,
Chasser le cerf par nos forêts
Qui te désirent en secret.
O sèves de l'été qui palpitent de vie,
Vaste fécondité,
O Nature qu'on croit dompter
Et qui brise nos œuvres
Comme l'arbre tombant mutilé une couleuvre.

Flambeau d'Hélios, incendie
Consumant la plaine engourdie
Et qui fais brûler la montagne,
De toutes ses herbes roussies,
Tel un signal sur la campagne,
Tel un premier signal de guerre
Inexorable,
Regarde : ces palmiers naguère
Portaient des palmes verdissantes ;
A présent ils n'ont que des feuilles
Agonisantes.
Aux cimes de leurs fûts en deuil
Ils n'ont que des palmes brûlées ;
Leurs silhouettes désolées
N'évoquent plus que des images
De mort, et tout le paysage,
Ce jour ou demain, va connaître
Le baiser igné de son maître.
Mais ce sera pour mieux renaître.
Fais-moi renaître aussi, dieu à la toison radieuse,
Hélios, dans ma chair et dans mon âme heureuses.
Consume leurs scories ; et leurs sèves robustes,
Veuille qu'elles soient vitales et justes.
Inspire-moi de hauts pensers et dicte-moi
Les paroles de force et de grâce et d'émoi
Afin que le Génie des lumières méridiennes
Reconnaisse en ma voix la voix de la Mer Indienne.